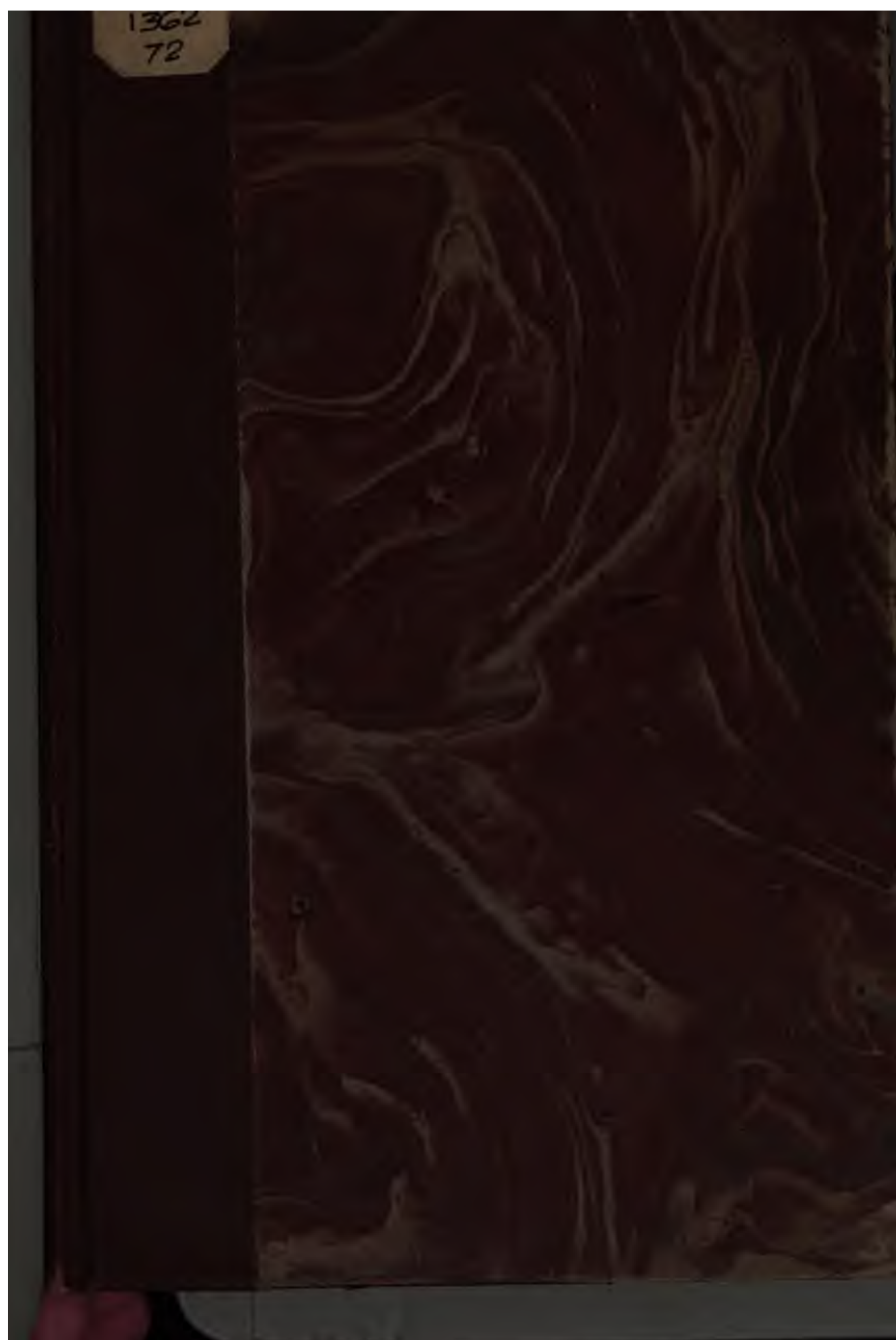

1362
72

[redacted]

[redacted]

[redacted]



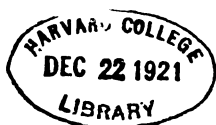
Baron Marc de VILLIERS du TERRAGE

Les Aérostiers Militaires

EN EGYPTE

Campagne de Bonaparte
1798-1801

PARIS
Imprimerie G. Camproger, 52, rue de Provence
1901


HARVARD COLLEGE
DEC 22 1921
LIBRARY

LES AÉROSTIERS MILITAIRES

EN ÉGYPTE (1)



Il y a aujourd'hui cent ans, l'armée française occupait les rivages de l'Egypte On peut encore fêter cet anniversaire, car, si la période brillante de l'occupation était déjà malheureusement passée, l'expédition pouvait encore espérer éviter la catastrophe finale.

Il serait aussi superflu qu'inutile de retracer l'histoire de la célèbre campagne de Bonaparte dont les résultats scientifiques égalèrent seuls l'audace : voici simplement quelques détails sur la composition et sur l'organisation du corps scientifique.

Ce fut le 19 mai 1798 que l'armée française s'embarqua à Toulon vers un rivage inconnu.

Plus de cent cinquante savants accompagnaient cette armée et, par leur présence, semblaient assigner à cette expédition un but presque autant scientifique que militaire; et certes, si l'on ne considère que les résultats, combien la campagne d'Égypte aurait encore été sans eux plus désastreuse ! car du moins, grâce à leurs travaux, la France, à

(1) Mémoire présenté au Congrès international d'aéronautique de Meudon et lu à la *Société de Navigation aérienne* le 28 Mars 1901.

défaut d'avantages politiques, a rapporté de cette expédition une gloire impérissable.

Les Français de ce siècle ont su brillamment la soutenir et l'élever très haut, mais ils en avaient trouvé, dans la grande *Description de l'Egypte*, une si solide base qu'aucune autre nation, malgré de nombreux efforts, malgré l'argent ou la force, n'a encore pu réussir à détacher l'égyptologie des sciences françaises

Que pèse aujourd'hui dans la balance de l'Histoire la gloire de la bataille des Pyramides et de la déroute du Grand Vizir en face des connaissances livrées par les hiéroglyphes, découvertes qui ont bouleversé et renouvelé toute l'histoire de l'humanité.

La lecture des inscriptions égyptiennes est l'œuvre de Champollion, mais, pour arriver à ce merveilleux résultat, son génie avait besoin d'un point de départ, et c'est le capitaine du génie Bouchard, membre de la commission des Arts, qui le lui a fourni en découvrant et bien plus en devinant l'importance de la célèbre inscription de Rosette.

Les Anglais ont pu la confisquer, mais l'assez informe pierre a semblé protester contre la violence en ne se laissant déchiffrer que par un compatriote de celui qui l'avait sûrement préservée d'une destruction prochaine.

La commission des Sciences et Arts parmi laquelle devait se recruter l'Institut d'Egypte comprenait, on peut le dire, des représentants de toutes les connaissances humaines.

On y comptait des physiciens, des chimistes, des géomètres, des mécaniciens, des géographes, des ingénieurs, des architectes, des zoologues, des botanistes, des minéralogistes, des littérateurs, des orientalistes, des économistes, des peintres, des musiciens, des sculpteurs et des médecins.

Dans la classe de mécanique, à côté de Monge, se détachent deux noms bien connus dans l'histoire des ballons, Conté et Coutelle. Bonaparte avait préparé avec trop de soin cette expédition d'Egypte pour ne pas emmener avec lui des aérostiers ; ce fut la première compagnie qu'il désigna.

Lhomond et Plazanet complétaient le corps des officiers

de cette troupe d'élite. Tous, pendant leur séjour au Caire, conquirent au moins un grade. En l'an IX, Conté était chef de brigade commandant les aérostiers, Coutelle venait d'être promu au même grade depuis quelques mois, Lhomond avait rang de chef de bataillon et Plazanet se trouvait capitaine.

Sur ces savants ou officiers, quelques notes biographiques ne seront peut-être pas sans intérêt.

CONTÉ qui, d'après Monge, avait toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main, était originaire d'Aunou-sur-Orne. Né le 4 avril 1755 il se montra bientôt d'une précocité extraordinaire. A neuf ans il fabrique un violon dont on put se servir dans un grand concert ; à quatorze, se trouvant employé à l'Hôtel-Dieu de Séez, on lui donne pour tâche de broyer les couleurs d'un peintre chargé de décorer la chapelle, deux mois après l'artiste tombe malade et, à la stupéfaction générale, on voit Conté terminer l'ouvrage et « dessiner et peindre un panneau entier représentant les quatre évangélistes. »

Il se mit alors à étudier la peinture et devint l'élève de Greuze et de Halle. Jusqu'à la Révolution il s'adonna surtout au portrait, mais entre temps il étudiait aussi la physique et la mécanique : bien lui en prit, sinon il se fût trouvé sans ressources pendant la tourmente révolutionnaire. Il devient alors un inventeur universel, sur commande pouvait-on dire. Il fabrique tout ce qui manque en France, crayons, machines pour fabriquer les médailles, pour blanchir la toile, il invente un baromètre, de nouvelles couleurs inaltérables et crée à Paris le *Dépôt central de Machines* d'où devait sortir le Conservatoire des Arts et Métiers.

Nommé, directeur de l'Ecole d'aérostation de Meudon, il perfectionne les enveloppes des ballons, les vernis, les agrès et la fabrication du gaz. La conquête de l'air semblait du reste le tenter, car, dès 1782, il avait construit et lancé une montgolfière à Séez.

Ce fut dans son laboratoire de Meudon qu'il perdit l'œil gauche à la suite d'une explosion produite pendant la préparation de gaz hydrogène. Cette opération était alors du reste fort dangereuse ; en effet, la vapeur d'eau se décompo-

sait dans un tube de fer chauffé au rouge qui très souvent se fendillait, les accidents de ce genre étaient si fréquents qu'un aide se tenait toujours près du fourneau pour boucher avec de la terre réfractaire les fissures qui se produisaient.

A peine débarqué en Egypte, Bonaparte le mit à contribution en lui donnant quarante huit heures pour établir, au Phare d'Alexandrie, des fourneaux à boulets rouges. Ce fût à cette époque qu'il proposa, bien malheureusement en vain, d'établir un télégraphe entre Alexandrie et Aboukir pour pouvoir annoncer rapidement aux navires français l'arrivée de la flotte anglaise.

On verra plus loin tout ce qu'il organisa, bornons-nous à dire pour l'instant qu'il prit une part active aux travaux de l'Institut du Caire et néanmoins trouva le temps d'exécuter une grande quantité d'aquarelles représentant des scènes de l'industrie indigène.

Pendant la révolte du Caire il montra beaucoup de sangfroid et un grand courage qui lui valurent un sabre d'honneur que Bonaparte lui fit porter par le général Kléber son ami intime.

COUTELLE naquit au Mans le 3 jan er 1748. A l'âge de vingt ans il se rendit à Paris et devint l'élève, puis bientôt l'ami, du physicien Charles avec lequel il se livra à de nombreuses études et expériences sur les gaz.

Nommé chef des aérostiers militaires en l'an II, il suivit en cette qualité l'armée de Sambre et Meuse et exécuta pendant la bataille de Fleurus une ascension en ballon captif trop célèbre pour avoir besoin ici d'être à nouveau racontée.

Les années suivantes il exécuta d'autres ascensions militaires notamment à l'armée du Rhin devant les places de Maubeuge et de Mayence.

Capitaine lors de son départ pour la campagne d'Egypte, il fut bientôt promu commandant, puis un an après chef de brigade. Il tenta de remonter le Nil au delà d'Assuan, mais dut bientôt revenir en arrière, incommodé par la chaleur anormale de l'année 1799. Lors de la conclusion

du traité d'El Arish, Kléber le chargea de diverses négociations.

Le 16 vendémiaire de l'an IX, Coutelle fit, à l'Institut d'Egypte (8 octobre 1800) une bien curieuse communication qui, croyons-nous n'a jamais été publiée.

Il venait d'être chargé de transporter à Alexandrie un lourd sarcophage de granit noir que l'on venait de découvrir au Caire dans une sorte de caveau. Après avoir indiqué comment il comptait exécuter cette opération, Coutelle continue en racontant que la veille, s'étant endormi en pensant à ce travail, il avait fait un songe bizarre.

Ce rêve, on va le voir, était en effet singulièrement prophétique.

« J'ai rêvé, dit-il, que le général en chef, voulant faire « passer en France un des obélisques de Luxor, m'a chargé « de le faire embarquer et de le conduire avec tous ceux qui « coopéreraient à ce grand ouvrage. Je ne crois pas avoir « besoin de vous dire combien le plaisir de faire jouir la « France le plus tôt possible de ce précieux monument m'a « transporté de joie et je me suis trouvé à Thèbes, je ne « sais comment, trois ou six mois avant la grande élévation « du Nil. »

Après avoir donné quelques détails assez peu précis sur les diverses opérations de l'embarquement de l'obélisque sur le Nil, il continue :

« Je ne vous parle point de notre passage devant le Caire; « il me semble encore entendre le canon des forts. Je n'ai « pas oublié les témoignages du général en chef, vos appels; « les ovations de toutes les charmantes femmes du Caire me « sont présentes. Je vois encore le Nil couvert de jolies « barques de la place Esbéquieh..... Notre traversée fut « heureuse; les Anglais ne nous approchèrent pas : ils « prirent notre équipage pour une batterie flottante et l'obé- « lisque pour les canons qui défendent les Dardanelles. »

Coutelle fut le premier des membres de l'Expédition qui visita en détail et leva le plan des chambres de la grande pyramide.

En l'an IX il fit avec Rozière un voyage au couvent de Sainte-Catherine du mont Sinaï.

Cette exploration dura un mois et ne se fit point sans quelque danger.

Amable Nicolas LHOMOND naquit dans la Somme à Bayonvillers le 21 octobre 1770.

Le 25 octobre 1793, il est chargé par le Comité de Salut Public, comme le montre la lettre suivante, de « pré-
« parer le plus promptement possible, sous huitaine, si cela
« se peut, un ballon capable de porter deux hommes sous
« corde pour prendre des observations à l'armée du Nord.
« Une somme de cent cinquante mille livres leur est allouée
« pour les frais de l'entreprise. Les citoyens susdénommés
« toucheront en plus une somme de vingt francs par jour,
« indépendamment de leurs frais de voyage pendant toute
« la durée de ladite commission ».

Il prit part également à la campagne de l'an IV, fut fait prisonnier à Wurtzbourg mais, peu après, échangé près d'Huningue.

Charles PLAZANET est né à Peyrelevades dans l'arrondissement d'Ussel le 13 décembre 1773. Elève de l'Ecole de Meudon dès sa fondation, il fit les campagnes de l'an III, de l'an IV et de l'an V. Il suivit l'armée de Sambre-et-Meuse en qualité de lieutenant au corps des aérostiers et, avec ses camarades, fût fait prisonnier de guerre à Wurtzbourg. Il resta aux mains de l'ennemi du 4 septembre au premier décembre suivant.

Voici maintenant les noms et fonctions en Egypte des « artistes aérostiers » que nous avons pu retrouver.

ADNÈS père, « chef des travaux des forges, du tour en fer et des fortes machines de ce genre.

ADNÈS fils, artiste mécanicien.

AIMÉ, préposé aux travaux de charpente et de menuiserie et des mécaniques en bois.

CASSARD ?

CÉCILE, ingénieur, mécanicien et dessinateur,

CIROT ou SIROT. Chef de l'atelier des instruments de géographie et de topographie.

COLLIN ou COLIN, surveillant du tour en bois.

COUVREUR, directeur de l'atelier des armes précieuses et autres objets de ce genre.

FOUQUET, graveur.

HASSENFRATZ jeune, contrôleur d'orfèvrerie.

HÉRAUT, chef des ateliers des machines de précision de géométrie, d'horlogerie et d'orfèvrerie.

HOCHU, graveur en taille douce.

MAIZIÈRES ?

LENOIR, fils ; ingénieur en instruments de mathématiques, né à Paris, en 1776.

Il était fils d'Etienne Lenoir qui avait construit les instruments géodésiques de l'expédition de La Pérouse et établi le mètre étalon en platine.

Voici l'uniforme que leur avait donné le comité de salut public : habit vert avec passe-poil rouge au collet, parements noirs et boutons d'infanterie, culotte bleue. Leurs armes se composaient d'un sabre et de deux pistolets.

Les débuts de l'expédition furent malheureux. Le matériel du ballon apporté de Meudon se trouva perdu lors du naufrage du *Patriote* qui s'échoua, puis peu après sombra, non loin d'Aboukir alors qu'on avait à peine commencé son déchargement.

Le ballon se trouvait à bord de l'*Orient* et put être débarqué avant le désastre d'Aboukir. Mais son utilité ne pouvait plus être bien grande, car ses agrès et les appareils à fabriquer le gaz se trouvaient au fond de la mer avec du reste le plus grand nombre des instruments scientifiques de l'expédition et la plupart des machines apportées de France. Presque tout ce que la mer avait épargné fut du reste brûlé lors de l incendie de la flotille du Nil, ou brisé le 30 vendémaire de l'an VII jour de la révolte du Caire : plusieurs caisses sauvées des naufrages venaient d'être déposées à la maison du général Caffarelli, quand cette maison si hospitalière pour les savants fut pillée de fond en comble.

Conté et ses aérostiers ne cherchèrent pas à établir un

nouveau matériel de ballon; ils avaient, après le désastre de la bataille d'Aboukir, trop de choses plus urgentes à fabriquer et à reconstituer; enfin ils n'auraient sans doute jamais pu être prêts à temps pour l'expédition de Syrie et plus tard le besoin d'un aérostat militaire en Égypte ne se fit jamais sentir.

Sans doute lors du terrible siège de Saint-Jean d'Acre, un ballon eut été précieux à Bonaparte. Il aurait épargné bien du temps, bien des fautes et bien des hommes aux assiégeants, on n'aurait pas attaqué là où une brèche chèrement achetée ne laissait apercevoir derrière elle que des murailles encore plus hautes! Et si Saint Jean d'Acre avait été pris, qui sait ce qui serait advenu du monde et de Bonaparte!

D'autre part il semble que le ballon, fort encombrant dans le désert, aurait eu bien des chances d'être embarqué avec la grosse artillerie et par suite pris par les Anglais, à moins que Conté, qui avait insisté près de Bonaparte pour garnir tous les chariots de l'expédition de jantes très larges capables d'empêcher les roues d'enfoncer dans les sables, n'eut pas voulu se séparer de ses *armes* et eut conduit, malgré tous les mauvais vouloirs, son matériel à destination.

Restés au Caire pendant la campagne de Syrie, les aérostiers se transformèrent en constructeurs et en mécaniciens et organisèrent les nombreux ateliers et fabriques qui subvinrent aux besoins aussi variés qu'incessants du corps expéditionnaire.

Quand Bonaparte apprenant la perte de tous les instruments de l'armée s'écria : « Qu'allons-nous faire maintenant ? « nous n'avons pas même d'outils » Conté répondit simplement « Eh bien ! nous ferons les outils » et en 1801 Chaptal, au nom du premier Consul, pouvait lui écrire « .... il est « permis de s'énorgueillir, lorsque comme vous on peut « dire j'ai construit le premier moulin, j'ai formé la pre- « mière fabrique, j'ai préparé le premier acier, j'ai fondu le « premier canon ».

« Au bout d'un an, dit M. Jomard, on avait construit dans « les ateliers des moulins à blé, des machines pour les pou- « drières, pour l'imprimerie, pour la monnaie, fabriqué du

« carton, des crayons, des toiles vernissées, des bougies et « même de l'acier, des machines de précision, des instru- « ments de géométrie, de chirurgie, de topographie ; d'excel- « lentes lunettes sortirent des ateliers, des lames de sabre de « très bonne qualité, un martinet, une tannerie et jusqu'à « des trompettes de cavalerie .... à la poudrière de Roudah « on fabriquait mille livres de poudre par jour. »

Conté imagina et essaya un système de télégraphie dont les postes devaient être, dit-on, primitivement de petits ballons captifs supportant une poulie qui permettait de hisser divers signaux visibles de fort loin.

Il dut cependant bientôt renoncer à ce système et continuer ses expériences avec un mât au sommet duquel une pièce en bois de la forme d'une L prenait différentes positions.

Pourtant il ne renonçait pas aux ballons, à ses anciennes expériences et à ses chers travaux de Meudon et, à trois reprises, lança au Caire des Montgolfières perdues.

Bonaparte espérait faire par ces expériences une grande impression sur la multitude. On en trouve un indice dans le *Moniteur* du mois de Frimaire de l'an VII qui contient un récit, du reste complètement apocryphe, d'une prétendue entrevue de Bonaparte avec des Muphtis et des Imans qui aurait eu lieu dans l'intérieur de la grande pyramide de Chéops. Aucun indigène de marque ne vint avec les Français lors de la visite des pyramides par Bonaparte qui du reste n'essaya même pas d'y entrer.

Or, on trouve cependant le passage suivant dans ce prétendu dialogue :

Ibrahim «.... Le Delta de tous les pays voisins retentissent de tes miracles.

Bonaparte : « Un char céleste montera, par mes ordres, jusqu'au séjour des nuées, et la foudre descendra vers la terre le long d'un fil de métal, dès que je l'aurai commandé... »

Le premier lancer qu'on opéra au Caire eut lieu le jour de la fête du premier vendémiaire de l'an VII, c'est-à-dire le 22 septembre 1798.

On ne possède malheureusement assez peu de détails sur cette ascension : on sait que la montgolfière monta très haut, puis disparut définitivement devant une énorme foule d'Egyptiens, qui, bien que légèrement surpris, conservèrent le plus grand calme.

C'est évidemment à cette ascension qu'il faut rapporter une note écrite par le grand chirurgien Larrey, publiée récemment avec une date manifestement fausse : « On a « lancé, dit-il, un ballon dans l'espace qui passa par dessus « la ville en la traversant de l'Est à l'Ouest. Le gaz inflam- « mable, qui apparaissait au sortir du réservoir, pour entrer « dans le ballon, fut considéré par les habitants comme la « cause de la mort de leurs chiens (empoisonnés le même « soir avec de la noix vomique afin de débarrasser un peu « les rues de cette race encombrante pour les cavaliers euro- « péens)et ils s'écrièrent : « Nous n'avons pas à nous plaindre, « puisque Dieu l'a voulu. *Allha Karim*. Cette ascension fit « une grande impression sur l'esprit du peuple ».

Le passage que nous venons de citer montre que Larrey en parlant des gaz inflammables d'une montgolfière avait de bien vagues notions de physique. On doit toutefois se rappeler que cette opinion fut primitivement celle des Montgolfier et qu'elle se répandit rapidement dans le public qui la conserva longtemps. De plus, comme on le verra plus loin, Larrey a singulièrement exagéré l'impression produite sur la foule indigène.

Voici, d'autre part, la relation de cette ascension racontée par un arabe, Adurrhaman Gabarti :

« Le 20 du mois de djémazi-us-sani, on afficha qu'un ballon serait lancé le 22 sur la place Esbéquieh. On parla beaucoup dans le public de ce produit de l'industrie française.

« Le 22, à deux heures après-midi, le peuple et beaucoup de Français se réunirent à la place Esbéquieh, je me trouvais de ce nombre : je vis, suspendue à un mât, une toile bleue, blanche et rouge. Il y avait dessous une tasse dans laquelle il y avait une mèche ; cette tasse était suspendue au mât par une chaîne, le haut était attaché avec des cordes dont

les bouts étaient tenus par différentes personnes dans des maisons de la place Ezbequieh.

« A quatre heures on allume la mèche,la fumée entre dans la toile et la gonfle, elle devint comme une coupole. La fumée voulant s'élever plus haut, et n'ayant pas d'issue, souleva la toile qui s'arrondit comme une balle et s'éleva ; on coupa les cordes et le ballon s'éleva vers les cieux en suivant doucement la direction du vent. Quelque temps après la tasse tomba par terre avec une grande quantité de copies de la proclamation du 8 des Ulémas aux habitants de l'Egypte : on comprit l'intention des Français.

« Ce ballon n'est pas un bâtiment avec lequel on puisse voyager d'un pays à l'autre, c'est une espèce de cerf-volant.»

La seconde expérience fut tentée, sur la place Esbéquieh, le 20 frimaire de l'an VII (11 novembre 1798), à trois heures de l'après midi devant près de quarante mille personnes.

La « Machine », comme on disait alors, était en papier et avait la forme sphérique ; les fuseaux qui composaient sa surface présentaient successivement les trois couleurs nationales et son diamètre était de douze mètres. Son poids était un peu supérieur à cent cinquante livres.

Le papier qui composait l'enveloppe ne se trouva pas assez résistant. Parvenue à une hauteur d'environ deux cents mètres, la montgolfière se déchira et les débris de l'appareil furent précipités sur le sol sans cependant causer d'accident.

Voici le compte rendu *officiel* publié par le *Courrier de l'Egypte* ; on verra plus loin ce qu'il faut en penser.

« La vue de cette expérience a fait la plus grande impres-
« sion sur les gens du pays ; ils refusaient de croire à sa
« possibilité ; leur incrédulité a duré tout le temps qu'on
« travaillait aux préparatifs ; mais ils ont été saisis d'admira-
« tion quand ils ont vu ce grand globe se mouvoir de lui
« même : lorsque la machine a commencé son mouvement
« ceux qui étaient dans le voisinage du lieu où elle a été
« chargée, ont pris la fuite avec les marques de la conster-

« nation. Quand ils ont vu retomber les débris de la ma-
« chine et le réchaud, ils ont conclu que c'était un engin de
« guerre, que nous savions diriger à notre gré et que nous
« employons pour brûler les villes de nos ennemis. »

La dernière ascension au Caire, pendant la période de l'occupation française, eut lieu pour l'anniversaire de la bataille de Rivoli, le 25 nivôse de la même année (14 janvier 1799).

La montgolfière dont on se servit avait treize mètres et demi de diamètre. Sur sa surface on avait mis l'inscription *Bataille de Rivoli* avec un dessin représentant une couronne civique et des palmes. L'enveloppe était de toile et cette fois la machine se soutint pendant tout le temps que dura la combustion des matières mises dans le réchaud, c'est-à-dire pendant trente-cinq minutes.

Recueillie près du fort Dupuis, sans avoir souffert aucune avarie dans la chute, cette montgolfière fut ramenée par Conté dans ses établissements de mécanique en aussi bon état qu'avant son enlèvement.

Voici les impressions d'Abdurrhaman Gabarti.

« Le mercredi, on affiche l'annonce d'un nouveau ballon
« que l'on devait faire partir d'Esbékieh, parce que le premier
« n'avait pas réussi. A midi, le peuple étant asssemblé, le
« ballon fut lancé et s'éleva au dessus du monticule de
« Bérakié où il tomba. Si le vent ne l'avait pas contrarié, il
« aurait disparu et la ruse aurait été complète : Les Français
« auraient dit — Il a été très loin. »

Le *Courrier de l'Egypte*, rendant compte de cette même ascension, s'exprime ainsi :

« Il y a peu d'exemples d'une atmosphère aussi calme que
« dans le moment où on a fait l'expérience, il a été impos-
« sible aux spectateurs de juger si la montgolfière prenait du
« mouvement dans le sens horizontal, et, en effet, la vitesse
« dans ce sens était si petite que tout son résultat, au bout
« de trente-cinq minutes, a été de faire traverser la ville du
« Caire dans sa plus petite dimension.

« Les naturels du pays, voisins de la machine ont été

« épouvantés lorsqu'ils ont vu cette grande sphère et ce
« réchaud enflammé s'élever au-dessus de leurs têtes ; l'as-
« cension du 20 frimaire ne les a pas encore tout à fait
« aguerris Toutefois nous avons été frappés de l'incuriosité
« absolue de quelques individus et nous ne sommes pas les
« seuls qui l'ayons remarquée ; on en a vu qui ont traversé
« la place de l'Esbéquieh sans daigner tourner les yeux vers
« le point qui fixait les regards de tout le monde. »

D'après les rapports de tous les spectateurs dont nous avons le témoignage, l'indifférence des Egyptiens pour ces expériences fut bien plus complète encore que ne le laisse supposer le *Courrier*, même dans son second article.

M. Jomard, entr'autres, rapporte qu'un grand nombre d'Arabes ne regardèrent pas un seul instant la marche du ballon et qualifie « d'insouciance la plus absolue », l'impression ressentie par les indigènes de toute classe.

Cette indifférence, du reste essentiellement musulmane, Monge la retrouva quand il entreprit en vain d'intéresser les ulémas en leur montrant quelques curieuses expériences de physique et de chimie. Ils regardèrent distraitement, un seul ouvrit la bouche et ce fut pour dire que : *tout cela était écrit dans le Coran.*

Il fallait un peu insister sur cette insouciance, sans nul doute elle fut cause que ces expériences ne furent pas renouvelées.

Miot, dans ses *Mémoires sur l'Expédition d'Egypte* parle bien d'une ascension qui aurait eu lieu au Caire, le 23 septembre 1799, mais il confond évidemment avec la deuxième expérience.

Voici du reste le passage de ces Mémoires auquel nous faisons allusion.

« Le premier vendémiaire de l'an VIII, Kléber fit, à cette occasion, un discours qu'il prononça de mémoire.

« Par des exercices à feu, l'enlèvement d'un ballon qui brûla au-dessus de la ville, quelques fusées volantes, on signala le premier jour d'une année bien remarquable dans les fastes de notre Révolution. »

Par une curieuse coïncidence, quatorze jours seulement après le départ de la dernière montgolfière lancée par les Français au Caire, c'est-à-dire le vingt-huit janvier 1799, le Directoire exécutif supprimait les aérostiers militaires.

Toutefois, la Compagnie d'Egypte garda son titre jusqu'à son retour en France. Fière de Fleurus et de Mayence, elle voulut rester ce qu'elle était et si, dès l'an VIII, on chercherait en vain dans les almanachs de France la mention de la deuxième Compagnie, dans l'*Annuaire de la République française calculé pour le méridien du Caire*, Conté, Coutelle, Lhomond et Plazanet conservent jusqu'à la fin de l'an IX leur titre d'aérostiers.

Revenus en France, chacun d'eux dut chercher une nouvelle position.

Conté se fixa à Paris, reprit la direction du bureau des Arts et Manufactures et s'occupa beaucoup de la fondation de la Société d'Encouragement à l'Industrie. Il inventa des machines à broyer le plâtre et à utiliser la force des vagues, des procédés pour fabriquer le flint-glass et le fer blanc; il combina de nouveaux poêles et de nouveaux filtres, établit sur de nouvelles données un hydromètre, un électromètre, etc., et enfin construisit une machine à graver qui fut utilisée pour la confection des ciels dans les planches de la *Description de l'Egypte* et économisa au Gouvernement plus de trois cent mille francs.

Quand Biot et Gay-Lussac firent leur célèbre ascension du 23 août 1804, Conté en prépara le départ et, dit-on, utilisa le ballon qu'il avait ramené d'Egypte.

Conté mourut au mois de septembre 1805, à l'âge de cinquante ans, enlevé prématurément à la science et à l'industrie.

Estimé de tout le monde, on a dit même qu'il n'eut point d'envieux. C'était un homme excellent : républicain sincère, il cacha néanmoins chez lui plusieurs émigrés pendant la Terreur et, quand à son retour d'Egypte, Bonaparte lui demanda ce qu'il désirait pour prix de ses services, il répondit

simplement : « Je désire que ceux qui ont servi sous mes ordres aient de l'avancement ».

Coutelle, après la disparition du corps des aérostiers, fut versé dans le génie et, au siège de Médellin, eut le bras cassé le 28 mars 1809. Nommé peu après inspecteur aux revues, il fut mis en réforme en 1816.

Il mourut à Paris le 20 mars 1835. On possède peu de détails sur les dernières années de sa vie, pendant lesquelles il a publié une intéressante notice sur l'aérostat employé aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin et une autre sur la colonne Vendôme à Paris. Il était chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

Coutelle fut un des collaborateurs du grand ouvrage sur l'Egypte; il y publia les quatre notices suivantes :

Observations sur les pyramides de Giseh et sur les monuments et les constructions qui les environnent.

Observations sur la topographie de la presqu'île de Sinaï et sur les mœurs et les usages de ses habitants.

Observations sur les variations horaires du baromètre.

Observations météorologiques faites au Caire pendant les années 1799, 1800 et 1801.

Il nous a été impossible de retrouver ce qu'était devenu Lhomond, après la campagne d'Egypte.

De retour en France, Plazanet séjourna quelques années dans de paisibles garnisons, puis on le retrouva à la grande armée du 21 octobre 1806 au 1er novembre 1807.

Envoyé ensuite en Espagne et en Portugal, il prit part à toute cette terrible campagne et fut plusieurs fois cité à l'ordre du jour. La mention suivante se trouvait, et se trouve peut-être encore, dans la galerie d'honneur de l'arsenal du génie à Metz :

Castro Urdialès, pris le 12 mars 1813. M. Plazanet, chef de bataillon du génie.

Commandant la ville de Blaye en 1815, il refusa énergiquement de rendre la place à la duchesse d'Angoulême; aussi ne fut-il nommé lieutenant-colonel qu'en 1831.

Ses compatriotes de l'arrondissement d'Ussel le nommèrent alors député; mais, en 1833, Plazanet donna sa démis-

sion, prit en même temps sa retraite et se fixa définitivement à Douai où il s'était marié et dont il commandait la place depuis 1819.

Il mourut en 1868, à l'âge de quatre-vingts ans, après s'être beaucoup occupé de sciences dans sa vieillesse et avoir publié quelques notices sur diverses espèces de mortier.

Lenoir mourut en 1827 « ingénieur opticien du roi ». Il fut décoré par méprise à la place de son père, mais refusa de profiter de cette erreur.

Cirot et Herault moururent en Egypte.

Colin travailla aux planches de l'ouvrage d'Egypte et mourut vers 1808.

Adnès père fut quelque temps professeur à l'école de Châlons et mourut en 1819.

Cécile devint architecte.

Vingt et un soldats aérostiers retournèrent en France, « ils avaient tous plus de neuf ans de service », dit une note. Remarquons qu'ils revinrent dans leur patrie avec leurs armes, c'est-à-dire avec leur ballon.

Voilà ce que furent les aérostiers militaires en Egypte et voilà leur œuvre.

Si des circonstances particulières et indépendantes de leur volonté les empêchèrent de s'occuper de ballon, par contre, elles montrèrent combien grands et universels étaient leur savoir et leur habileté, car *tous*, ils ont droit à une part dans ce juste et magnifique éloge qu'à Sainte-Hélène Napoléon a fait de leur chef : «..... Conté qui se trouvait à la tête des aéronautes était un homme universel, ayant le goût, les connaissances et le génie des arts, précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer les arts de la France au milieu même des déserts de l'Arabie. »



6 381 — Imprimerie G. Camproger, 52, rue de Provence.


3 2044 004 471 454



